

Roland STAUB

docteur en droit de l'Université de Dijon

licencié ès sciences politiques de l'Université de Lausanne

NOS BELLES VACANCES AU MORON

L'idée

Nous devions être en pleines vacances de Pâques 1920, à Delémont, dans la belle maison de maître du XVIIIème, que ma tante Madeleine, soeur cadette de ma mère, avait hérité de notre grande tante Sophie Torno, née Jeannerat, soeur de ma grand-mère Herminie Piegai.

Mon oncle par alliance, Stanislas-François Goldblum, citoyen genevois, originaire de Lodz en Pologne, médecin-dentiste diplômé fédéral, sergent sanitaire dans l'armée, avait ouvert, en 1915, un cabinet dentaire, 14 rue de la Maltière, à Delémont. En 1917, il épousa ma tante Madeleine, fille cadette de Charles Piegai, de douze ans plus jeune que ma mère. Un garçon naquit de cette union le 21 juillet 1918, Christian qui sera plus tard médecin-chef des Bains de Baden (AG).

Ce fut donc durant les fêtes de Pâques que mon cher oncle nous fit savoir qu'il avait répondu à une petite annonce offrant à vendre une vieille ferme à la montagne, au Moron-sur-Malleray. Il avait pris contact avec le vendeur et il nous fallait maintenant organiser une expédition pour aller voir cette maison.

Nous prîmes le train, mon oncle, ma tante, ma mère Sophie, mon frère Charles (1909) et moi (1908) et nous fîmes fort péniblement l'ascension par un beau temps printanier, clair et frais.

En voyant là-haut cette ferme misérable, sale, décrépie, ce fut un moment d'intense déception. Ce qui nous frappa le plus, ce fut les tiroirs où l'on faisait dormir les enfants. A cette vétuste demeure appartenait un assez grand domaine de prés, de forêts, de sapinières.

Mon oncle était perplexe. Tout en commentant l'événement, nous allâmes au "Restaurant", situé un peu plus bas. Il y eut alors, fortuitement, une discussion avec le patron qui proposa de vendre sa maison à mon oncle qui aurait ainsi, en acquérant également la ferme du haut, un beau domaine où l'on pouvait faire pousser le seigle et l'orge et planter des mélèzes.

Stanis acheta les deux propriétés et il fut décidé qu'on irait tous, en famille, passer les vacances là-haut au grand air et cela pour le bien de chacun.

L'installation

Mercet, garagiste à Delémont, fut chargé du transport des meubles par camion.

Mes grands parents étaient venus vivre chez leur fille, si bien que l'on pouvait disposer de leurs lits et en plus des meubles que ma mère possédait encore au 3ème étage de leur maison, 8 rue du Mont, en plein centre de Delémont.

On chargea le camion. Mon frère et moi prîmes place sur l'amoncellement de meubles pour un voyage très attrayant.

L'automobile conduite par Mercet avait comme passagers ma mère, ma tante Madeleine et mon grand-père qui allait avoir 78 ans.

Avec difficulté, le camion put "négocier" les fameux virages. Au troisième cependant la manoeuvre faillit se terminer en catastrophe. Le camion ne pouvait plus avancer. Il recula et allait tomber en contre-bas quand il fut miraculeusement arrêté par une grosse branche d'arbre glissée habilement sous les roues arrière. Ma mère, affolée en voyant ce début de désastre, nous criait de sauter, mais ce ne fut qu'au dernier moment que nous comprîmes la situation. En revanche, la voiture refusa net d'aller plus loin, malgré les efforts du conducteur. Ces dames et mon grand-père décidèrent de terminer le voyage à pied. Par solidarité, nous abandonnâmes le camion.

Au but, on se mit aussitôt à l'ouvrage.

Kiefer, de Bâle, avait envoyé par poste la vaisselle d'hôtel en "double porcelaine", assiettes, tasses, rien ne manquait.

Pendant que les hommes montaient les lits, les chaises, la grande armoire de noyer, les femmes s'occupaient de la lingerie. Mon frère et moi, dehors et derrière, nous nous amusions avec un coq très orgueilleux d'avoir su défendre ses poules en battant l'épervier rapace, le "Vogel".

"Le Knuchel"

Mes souvenirs de cette époque lointaine sont assez flous. Nous fîmes connaissance du Knuchel, un pochard qui buvait tous ses gains. Le bonhomme avait la moitié du crâne en argent et il nous dit pourquoi. Il travaillait comme manoeuvre à l'érection de la statue de Garibaldi au bout de la rue Jean-Jacques Rousseau à Dijon quand une pierre tomba de la maison où devait coller cette statue. Il eut le crâne enfoncé. Comme nous habitions Dijon depuis 1916, cet incident nous rendit sympathique l'énigmatique Knuchel qui avait reçu un "secret", la composition d'une pommade très efficace contre les brûlures, les contusions, les chutes, les entorses... Jamais il ne voulut nous révéler son secret. Mon oncle Alex, pharmacien à Esch-sur-Alzette dans le Grand duché de Luxembourg, époux de la soeur aînée de ma mère, Catherine, en tenta l'analyse. Il trouva des jaunes d'oeufs et de la résine de sapin, mais il ne put rien découvrir d'autre. Il envoya un échantillon à l'Ecole de pharmacie de Munich dont il était diplômé. On daigna ne pas lui répondre.

Knuchel était un très habile travailleur sur bois. Il faisait des seaux, des seilles, des brantes dans un atelier encombré.

Knuchel eut même une fois les honneurs de la presse. Il ne pouvait supporter la stupide habitude des paysans de le saluer en lui tapant le crâne d'une main. Il tua un hérisson, tanna la peau qu'il enferma dans une sorte de calotte de laine. Ce qui devait arriver arriva à Malleray où il avait été livrer, au grand marché, ses articles de bois. Un vigoureux paysan qui avait déjà réconforté son estomac avec de petits verres de pomme, rencontra notre Knuchel qui reçut alors la violente et affectueuse tape sur le crâne. Malheureusement pour l'assaillant, les piques du hérisson, bien dressées, transpercèrent la main du cul-terreux hurlant de douleur. Knuchel prit une fastueuse soûlée qui dura trois jours pleins.

Le diable

A Dijon, depuis octobre 1919, j'étais demi-pensionnaire au Collège Saint-François de Sales, tenu par les frères maristes. Le 5 mai 1920 j'avais fait ma première communion solennelle et ma confirmation, ressentant une sorte de frénésie religieuse, persuadé que tout ce qui m'avait été raconté au catéchisme et lors de la retraite de Saint-Apollinaire, était vérité absolue. Or, à l'époque on voyait le diable partout. On parlait de la triste maison hantée de Marigny-le-Cahouet. Des gens de la bonne société allaient à Vélars-sur-Ouche, au pied de la statue de Notre-Dame de la Garde, pour éloigner par des prières le vilain Lucifer de notre grasse Bourgogne.

Un jour donc, étant au Moron, nous frère et moi étions allés au dessus du plan de la Marianne, à la cueillette de framboises. Tout à coup je vis dans le fourré la tête du Diable, du diable du sabbat des sorcières, sous la forme effrayante du bouc. Je n'eus aucun mouvement de peur, alors que mon frère avait préféré s'en aller. Je m'approchai du diable, je lui parlai, je lui dis que j'étais bien content de faire sa connaissance, de connaître enfin celui dont on avait tant parlé à Saint-François. Je le caressai. Mes soins plurent au maître de l'enfer. Il fit un effort pour sortir de là où il était. Il vint à moi, je vins à lui et tous les deux, moi plus fier que Napoléon au soir d'Austerlitz, primes le chemin de la maison. En arrivant, je criai: "Maman, j'ai capturé le Diable!". Quand ma mère vit le bouc du voisin Jacquemet, ce fut elle qui se transforma en diable. Je fus aussitôt "diablement" fessé et surtout privé de mon chandail de laine tout imprégné des saveurs du bouc qui partit gentiment vers son étable.

Le timbre-poste

A l'époque tous les gosses collectionnaient les timbres-poste. Je faisais partie du nombre. J'eus alors l'idée enfantine de faire aussi un timbre du Moron, cette république de la joie vacancière. Avec un crayon double, rouge et bleu, je dessinaï un petit rectangle, un rouge et un bleu, avec cette indication "MORON CORREOS". Le paysan-postier du Moron fut amusé par cette oeuvre. Je mis une adresse sur quelques enveloppes et à côté du timbre officiel à l'effigie de Guillaume Tell, je collai mon chef d'oeuvre que j'oblitérai avec le tampon des PTT. Ces documents extraordinaires restèrent longtemps dans la collection paternelle, puis ils passèrent en héritage dans la main d'un neveu.

Les années passèrent

Ma tante Madeleine donna naissance à deux nouveaux garçons (Bernard, plus tard docteur en médecine et docteur en médecins dentaire avec cabinet à Bienne, et Georges, docteur en médecine, spécialiste oto-rhino-laryngologue, à la Chaux de Fonds.) Toute cette jeunesse embellissait le séjour collectif au Moron. Mes cousins, Madeleine et Jean-Jacques Rousseau, d'Esch-sur-Alzette (Luxembourg), vinrent également là-haut. Nous eûmes même une aide sous la forme d'une jolie fille qui me troublait. Puis vinrent les Polonais, Nestor Goldblum, frère de mon oncle Stanislas, médecin-chef de l'Hôpital de Varsovie, Henri Goldblin, de Paris, docteur en chimie et Victor, étudiant en médecine à Paris. A part le dernier, les deux "adultes" avaient amené avec eux leur maîtresse chichiteuse, coiffée à la garçonne et fardée dès le point du jour. Ces deux femmes nous intimidaient par leur autorité. Je fus même assez satisfait de ne plus les voir en allant apprendre l'allemand chez un instituteur de Waldenburg. (1923)

La véritable année Moron fut celle de 1921 où tout était lisse, comme une patinoire.

Des "vrenelis" dans le caca

En 1923, il y eut un incident assez drôle pour être raconté. En partant du fond, ma mère dans ses meubles, avec sa soeur Madeleine, avait la charge du nettoyage et de la mise en ordre de la première chambre. Ma tante Catherine, d'Esch-sur-Alzette, devait s'occuper de la chambre du milieu et, nous les garçons nous nous occupions de la troisième. A l'époque où il n'y avait pas encore de billets de vingt francs, on utilisait les pièces d'or de Suisse et de France. Mais tante Catherine avait fait ses comptes sur un tablard à gauche de la fenêtre. Il lui restait quelques pièces, je crois au chiffre 5 mais pas davantage. Pour ne pas les laisser en vue, elle fit un petit paquet avec du papier de toilette qu'elle laissa là dans un coin. Le lendemain, ne pensant plus à ce qu'elle avait fait la veille, en procédant au nettoyage quotidien, elle prit ce morceau de papier qu'elle jeta dans le seau hygiénique que nous allâmes vider aux cabinets. Tout à coup on entendit des cris affreux. Ma tante venait de s'apercevoir de sa bétise. Nous prîmes un puisoir à lisier et pendant plus d'une heure nous tentâmes de faire remonter à la surface le petit trésor qui allait nous appartenir si nous le retrouvions. Ce fut peine perdue. Les "vrenelis" étaient dans le caca. Ils le sont peut-être encore.

Fantômes et revenants

L'exploitation agricole était attribuée à un métayer qui gagnait souvent davantage avec un petit atelier d'horlogerie à domicile qu'en peinant aux champs et à l'étable. Le nôtre eut une vache achetée par mon oncle qui sera propriétaire de la moitié du veau à naître.

Ce métayer occupait la chambre du Nord, isolée du reste de l'appartement. L'avant-dernier en date de ces pauvres bougres était un bon conteur de veillées. Il venait d'une ferme du Montoz, la montagne d'en face qui recueillait tous les revenants, tous les fantômes de la vallée. Nos femmes étaient friandes de ce genre de récits qui les faisaient trembler. On nous mettait au lit et nous ne pouvions connaître ce florilège satanique que par les commentaires de nos parents. Le porc, ce personnage de la mythologie germanique jouait un grand rôle dans ces récits imagés.

Le métayer n'inventait pas. Il racontait ce que des hallucinés avaient vu au Montoz. Dans cette partie du Jura, comme dans le Massif central auvergnat, l'âme d'un défunt ayant fauté durant sa vie terrestre pouvait s'installer dans un cochon. Le revenant se promenait la nuit enrobé d'un grand drap blanc. Les fantômes femelles agitaient des clochettes de bois.

Il s'est trouvé récemment un écrivain qui a réuni beaucoup de ces contes. La TV romande en a fait une émission.

L'épreuve du ski

En décembre 1927, mon oncle Stanislas avait décidé de pratiquer le ski au Moron. Il avait commandé chez Och frères à Genève, deux paires dont l'une m'était destinée.

Ni lui, ni moi n'avions mis au pied ce genre de patin de bois. On ne savait rien de cette discipline sportive. "Chute sur neige nouvelle n'est pas mortelle", disait-il. Il voulut donc essayer mais pas tout seul. Il lui fallait un complice et il m'avait choisi.

Le paysan-postier-facteur apporta le paquet à la maison du Moron. Nous mîmes, sans raquette, en enfonçant parfois jusqu'aux genoux dans la neige, plus de trois heures pour venir de Malleray.

On fixa nos skis en nous appuyant sur le remblai formé par les pelletées de neige du métayer voulant dégager la porte d'entrée. Je mis du fart sur mes lattes et hardi! je m'élançai à l'aide de mes deux bâtons. Mes skis étaient de bonne qualité, ils fonctionnaient alors que ceux de mon oncle refusaient tout service. Ils ne glissaient pas, restaient collés à la neige et c'était assez drôle de voir le petit homme les soulever tour à tour pour faire un peu d'avance.

Fatigués, on remit au lendemain le retour par Moutier. Pour moi, une grande partie de la descente, en ligne droite, avait été grisante. Je me jetais par terre aux virages car, bien entendu, je ne savais ni tourner ni m'arrêter. La dernière descente était en vue. Je pris du souffle et me lançai comme un vrai champion.

Avec mon poids et la neige de plus en plus molle, j'enfonçais de quelques vingt centimètres en skiant. Tout à coup ce fut la catastrophe. Mes skis avaient heurté le haut d'un mur en pierres sèches recouvert d'une mince couche de neige. Comme j'allais en pleine vitesse, la secousse fut terrible. Je fus projeté en avant et je tombai, tête basse, dans un buisson de ronces. Sous le choc, les attaches avaient heureusement cédées ce qui avait permis à mon corps de basculer sans avoir les jambes rompues. J'avais la figure un peu balafmée par les épines et ce fut dans cet état que je continuai à pied la marche sur Moutier. J'avais repris mes esprits en attendant l'arrivée pénible de l'oncle Stanis qui me traita d'imbécile pour n'avoir pas su prévoir la présence invisible de ce mur traître. Je le compris car ce qu'il avait fait dans sa gymnastique valait bien l'excuse d'une colère rentrée. J'étais puni, voilà tout, pour avoir eu les bons skis et n'avoir pas osé en proposer l'échange. Ce fut ma première et ma dernière sortie à ski!

Comme des mulets...

Le travail attribué aux gosses consistait à faire les achats, principalement de nourriture, à Malleray et cela dès la première année de notre installation.

Il nous fallait aller à la boucherie dont le plot était tenu par une maîtresse femme qui avait été à l'école à Delémont avec ma mère. On lui confiait un papier où était écrit ce que nous devions emporter, en général des cervelas, du saucisson de Lyon et un gros rôti de porc ou de veau. Puis nous allions à l'épicerie "Denrées coloniales" nous munir de potages Maggi, de rouleaux Knorr, de riz et de macaronis. On terminait chez le boulanger qui nous préparait d'énormes "tourtes" de pain mi-blanc de 2 kilos la pièce.

Nos sacs-touriste étaient ainsi pleins à craquer et à notre bras gauche pendait encore un filet, également bien gonflé. Nous remontions avec cette charge. Le trajet le plus pénible était la traversée des champs. Cela allait beaucoup mieux dès qu'on atteignait la forêt. Ordinairement on mettait deux heures pour parcourir la distance Malleray-Moron, des fois davantage car le poids des marchandises écrasait un peu notre dos.

On finit par découvrir le sentier élargi conduisant à Champoz où il y avait la fromagerie. Quand il partageait nos vacances, mon père aimait nous accompagner à Champoz, jamais à Malleray, car il avait trouvé dans ce hameau un paysan qui lui servait un tord-boyau issu de la distillation plus ou moins clandestine de fruits et de plantes aromatiques. Notre père, membre fondateur du Club alpin académique suisse, un des premiers montagnards de Glaris à avoir utilisé les skis scandinaves, nous apprit le pas de montagne qui évitait la fatigue des jambes.

Le jardin alpin

Près de la maison, on avait décidé de créer un jardin alpin. Mon père fit le tarrassier pour aplanir le terrain choisi. Ce fut là un vrai travail de singe car jamais une edelweiss ou une gentiane bleue daigna montrer son existence. Le jardin alpin fut bientôt envahi par les fleuries. Il ne resta longtemps du beau projet que les pierres de rocailles que nous avions été chercher dans un éboulis le long du sentier de Souboz.

Comme personne n'avait eu l'idée de verser de la terre végétale ou du terreau sur la terre débarrassée de son enveloppe nourricière, aux premières pluies, notre rectangle géométrique se transforma en un amas gluant, glissant et même dangereux. Knuchel vint mettre une petite barrière du côté de la maison pour empêcher les gamins de s'aventurer dans cette marmelade.

Après l'échec du jardin alpin, mon oncle commanda à un "ingénieur-fleuriste" de Soleure, des centaines de plants de mélèzes et d'une autre espèce d'origine canadienne. La plantation fut faite, mais à part deux ou trois exemplaires, tout disparut. Bientôt il ne resta que de chétives baguettes. On accusa les chevreuils de ce "méfait", mais je suis toujours parti de l'idée que le métayer, privé de l'usage d'une partie de ses prés, avait fait le chevreuil.

La gentiane

Les paysans touchaient quelques sous en allant déterrer les profondes racines amères de la gentiane jaune, "gentiana lutea", qu'ils vendaient à des distillateurs de la région de Bellelay.

Mon frère et moi connaissions l'eau-de-vie de gentiane, car tout ménage jurassien en avait au moins une bouteille dans une armoire. C'était l'élixir universel, calmant aussitôt les maux de ventre, les indigestions, les règles douloureuses. Nous apportions toujours un flacon plat de cette eau miraculeuse à Dijon où elle était inconnue. Ma grand-mère Herminie faisait fondre du sucre et à un moment donné qui devait être précis, elle le mélangait à la gentiane qui ne devait pas flamber. C'était alors des bonbons contre les maux de poitrine.

La "Motosacoche"

Mon oncle Stanislas, le samedi en fin d'après-midi, après avoir fermé son cabinet dentaire, enfourchait son side-car "Motosacoche", pour aller remiser, par Sorvilier, dans une grande de Champoz. Le reste du chemin, il le faisait à pied comme tout le monde.

Un jour, il décida de tenter l'exploit. Et l'on put voir, triomphant, l'intrépide motocycliste s'arrêter devant la maison. Ce fut un grand moment.

Le moteur à essence avait vaincu le Moron. la moto marquait un point. Pour le retour, un paysan scia un petit sapin qu'il attachait à l'engin pour lui servir de frein complémentaire. Tout se passa normalement. Ces exploits, souvent répétés, furent accomplis une année avant la commercialisation de la 6CV Renault à trois places qui allait remplacer la vénérable Motosacoche.

Le cerf

Sur le chemin de Souboz, on trouvait tout de suite après la vieille ferme du haut, au bas d'une descente assez raide, une fontaine qui, toujours débordante, avait rendu le terrain spongieux. Les vaches de la métairie en venant s'y abreuver, laissaient dans la terre molle l'empreinte de leurs sabots qui se remplissaient d'eau. Un jour que nous allions à Souboz, nous nous étions arrêtés à la fontaine où un rouge-gorge s'était noyé. Je me retournai et je vis à quelques pas un magnifique cerf adulte buvant dans un de ces trous de sabot. L'animal nous regarda un instant, puis saisi d'une peur soudaine, il s'enfuit en faisant de grands sauts. Ce fut pour moi un spectacle inoubliable.

Les "coeurs purs"

C'était vraiment une époque étrange. Champoz était devenu le centre de la prédication missionnaire de la secte des "Coeurs purs", dont on ne pouvait devenir membre qu'en ayant réparé préalablement et publiquement toutes les fautes, les malversations, les calomnies, etc... dont avaient été victimes de pauvres innocents. On vit des marchands rembourser ce qu'ils avaient perçu en trop, on vit des débiteurs épouser leurs dettes, on vit les carnets d'épicerie payés à la semaine. Les "Coeurs purs" avaient procédé à une grande lessive!

La terrasse vitrée

Pour mettre les vacanciers à l'abri durant les jours maussades, mon oncle décida de faire monter une terrasse vitrée qui allait ainsi agrandir l'espace de l'ancienne salle à boire où il fallait bien se tenir quand on ne pouvait être dehors.

Il chargea un serrurier polonais de Delémont, M. Paskovski, du travail. Tout le monde était enchanté et il y avait de quoi. On était à l'abri, au chaud les jours froids, tout en jouissant de la vue sur la vallée, sur la chaîne des Alpes bernoises. Ce fut mon père, arrivé de Dijon, l'ingénieur EPF, qui se rendit compte que cette construction métallique avait été montée à l'envers, ce qui aurait dû être à l'extérieur était à l'intérieur. Les deux petites fenêtres s'ouvraient à l'extérieur alors qu'elles auraient dû s'ouvrir à l'intérieur. En fait l'erreur n'était pas terrible et elles se concrétisèrent dans un fort rabais sur la facture.

La lassitude

Cependant plus nous avançons en âge, plus nous nous lassions du Moron dont la monotonie éprouvait aussi bien mes cousins de Delémont encore enfants que mes cousins du Luxembourg qui étaient presque des adolescents comme nous l'étions.

Nous nous lassions surtout du Moron car nous y étions trop souvent abandonnés. Ma mère, ma tante Madeleine et Catherine trouvaient prétexte de se rendre à Delémont, nous laissant la surveillance des enfants Goldblum qui profitaient du départ de leur mère pour faire les andouilles.

Nous devions être en 1926 ou 1927, une année pluvieuse dotée d'un été détestable. Au Moron, en cette fin d'août, ce n'était que brouillard, crachin, pluie jouant à cache-cache avec un pâle rayon de soleil. Nous n'avions rien à lire, rien pour jouer en société, rien pour occuper les gosses qui nous menaient par le bout du nez. Rien à faire si ce n'est attraper des mouches pour nourrir un rouge-queue blessé à l'aile.

Nos parents, de Delémont, ne donnaient aucune nouvelle et de notre côté, bêtement, nous en faisons autant. S'il y avait eu le téléphone, tout se serait peut-être arrangé, mais je ne voulais pas descendre à Malleray sous la pluie persistante dans sa permanence. Au bout de dix jours de solitude, nous décidâmes tous en chœur de rallier Delémont où notre arrivée, rue du Vorbourg, fut saluée par des cris, des injures d'indignation de la part de notre tante Madeleine absolument déchaînée, hors d'elle. Nous avons commis un affreux forfait en abandonnant le bateau, nous nous étions moqués de notre bienfaitrice! Tante Catherine, outrée de voir ses deux enfants ainsi traités, décida à son tour de plier bagage, de revenir à Esch en me prenant avec elle.

Ce fut ainsi que se termina pour nous la grande aventure du Moron, commencée dans la joie pour finir dans un stupide malentendu.

Conclusion

Cet incident qui, avec un peu de compréhension mutuelle et une franche explication, aurait pu être évité, marqua la fin des vacances collectives au Moron. Cette situation s'était également aggravée par le comportement du dernier métayer, une vieille brute qui connaissait la misère alors que le maître connaissait ses droits. (Ce métayer faisait un merveilleux pain de seigle, en tourte plate, qu'il cuisait dans le four de la cuisine)

Depuis longtemps le Ski-Club de Bâle avait des vues sur la maison qui avait abrité le "Restaurant". Il fit une première offre d'achat qui n'eut aucune suite. Mais entre-temps mon oncle avait vendu son cabinet de Delémont. Il avait été s'installer avenue de la Gare à Bienne.

Pour mieux marquer encore son appartenance au canton de Genève, il se fit adopter par un commerçant genevois qui put, par cette opération légale, éviter la faillite. Mon oncle dut prendre le nom de l'adoptant et voilà pourquoi, à Bienne, il était Stanislas-François Terrier.

Ma tante Madeleine conservait un bon souvenir des beaux jours passés là-haut en familles groupées. Elle hésitait à sacrifier cette maison où ses enfants s'étaient tant divertis.

La maison fut tout d'abord mise en location pour la saison de ski, mais, ayant répondu à une invitation du Club, ma tante fut tellement bouleversée par le comportement nocturne des skieurs, qu'elle accepta la vente du Club qui nomma la maison "Moronhaus".

Il y eut là-haut l'électricité et le téléphone, ce que nous n'avions pas connu. La route de Malleray qui était un aimable dévaloir fut mise en état de servir, surtout en hiver. Mon oncle conserva la ferme du haut qu'un incendie ravagea. Puis il acheta le château de Lers à Châteauneuf-du-Pape où il fut victime de bandits. Le Moron fut une étape, Lers une consécration!